

TRIBUNE DE GAUX

changer

**SPECIAL
EDUCATION**

Ecole:

**PRIORITE
AU SAVOIR-ÊTRE**



**Il est rassurant
de se savoir bien assuré.**

Discutons-en entre nous.

winterthur
assurances

Toujours près de vous.

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

En renvoyant ce bulletin dûment rempli et découpé à l'une des adresses suivantes :

Suisse : CHANGER
CH - 1824 CAUX

France et autres pays :
CHANGER
68 boulevard Flandrin
F - 75116 PARIS

M./Mme/Mlle..... Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Pays.....

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de..... 19.... et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

commande ... exemplaires du n° de CHANGER (paiement sur facture).

Date : Signature :

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral

Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68 bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS

annuels (12 numéros)

France : FF 80 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 575 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF. 90 ou Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF. 100 ou Fr.s. 30. - .

Prix spécial étudiants, lycéens : FF. 40 ; Fr.s. 15. - ; FB 280.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68 boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123 rue Th. de Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387 chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 5 000 francs CFA (abonnement avion) ou 4 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68 boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

A nos abonnés et aux lecteurs qui reçoivent « Changer » pour la première fois

Le présent numéro, qui est envoyé en promotion, ainsi que celui d'avril, à des personnes dont les noms nous ont été communiqués par des abonnés, ainsi qu'à un certain nombre d'anciens abonnés, est consacré entièrement à l'éducation.

Nous avons en effet décidé de donner la parole aux responsables d'une association qui œuvre depuis deux ans au sein du système éducatif français. Il s'agit de « L'Association pour un Eveil à la Responsabilité à l'Ecole » (1), animée par des enseignants et des parents d'élèves.

Pour eux, l'éducation morale a besoin d'être repensée, réinventée pour notre époque, sous une forme non séparée de la vie, mais intégrée aux disciplines enseignées. Ils livrent dans ces pages leur diagnostic, leur façon d'envisager cette éducation, les exemples positifs dont ils ont été les témoins, et enfin les lignes d'action qu'ils proposent à tous ceux que préoccupe la formation des jeunes générations.

Nous ajoutons à ces textes d'autres témoignages dont l'esprit est proche des motivations et des objectifs de l'association A.E.R.E.

Certains lecteurs s'étonneront peut-être de constater que le Réarmement moral, dont *Changer* reflète la pensée et l'action, n'est pas mentionné dans ces pages. Qu'ils se rassurent. Le prochain numéro, daté du mois d'avril, sera consacré essentiellement à une évaluation du travail du Réarmement moral dans le monde d'aujourd'hui.

Nous souhaitons à nos nouveaux lecteurs qu'ils soient nombreux à répondre favorablement à la sollicitation d'abonnement qui leur sera adressée dans le courant du mois d'avril avec le nom de la personne qui nous a communiqué leur adresse.

Nous espérons que la lecture de ces deux numéros de promotion sera un encouragement pour tous ceux qui cherchent des motifs d'espoir pour le monde de demain.

La Rédaction

(1) Association conforme à la loi du 1.7.1901.
Siège social : 84 rue de la Baste,
Vaux-le-Pénil, 77000 MELUN.

A TRAVERS CHAMPS

Des champs et des gens

Après leur mariage, ce couple de fermiers a d'abord exploité vingt ans une ferme isolée au bout de son chemin, à deux kilomètres du village. Et pour aller à l'école, les enfants faisaient la route matin et soir, sur leurs jambes.

Ils ont ensuite cultivé vingt-trois ans une autre exploitation située dans un hameau de cinq ou six fermes, à trois kilomètres du bourg. Enfin, après leur retraite, ils ont encore habité dix ans un hameau de quelques maisons groupées autour d'une grande ferme.

L'âge venant, il faut se rapprocher des boutiques et les voilà qui s'installent dans la petite ville voisine, contre les anciens remparts et presque en lisière des herbages de la verte vallée.

Une fois là, leurs amis ne seront plus les voisins avec qui bavarder un moment au bout du rayage en laissant souffler les chevaux... Ou à qui l'on demande un coup de main pour changer un troupeau de place...

Les voisins qui deviendront leurs amis seront des gens de toutes sortes rencontrés dans les boutiques ou aux guichets de la poste, ou croisés dans la foule qui envahit, le jour du marché, les trois petites places en étoile qui sont le cœur de la ville.

Ils échangent les champs pour les gens. Et naturellement la valeur de la récolte dépendra sans doute un peu de leurs efforts, mais bien davantage — et comme avant — du soleil et de la pluie que le ciel leur enverra.

Philippe Schweisguth

N° spécial sur l'éducation

SOMMAIRE

- 4 Le professeur Werner Stauffacher, de l'Université de Lausanne, s'interroge sur le véritable sens du mot EDUQUER.
- 5 Qu'est-ce que l'association A.E.R.E. ? Ses buts, ses moyens d'action. Des témoignages et des faits extraits de son bulletin périodique.
- 8 Le président d'A.E.R.E., Philippe Lobstein, évoque le RETOUR AUX DONNEES DE LA CONSCIENCE qu'exige notre époque.
- 10 à 12 : Portraits d'enseignants : AUX PRISES AVEC L'ENFANT DIFFICILE (Un directeur d'établissement spécialisé). Mettre en valeur la personne de l'élève (Un couple de professeurs lyonnais).
- 15 Un témoignage venu de Suisse.

PHOTOS : C.N.D.P., Jean Suquet, pp. 1, 4, 6, 7, 11, 13 et 14 ; Musée d'Histoire de l'éducation, Paris, p. 8.

Eduquer, c'est vivre avec

Qu'est-ce que l'éducation ? Il ne faudrait pas vouloir répondre trop vite à cette question d'apparence si simple. Depuis longtemps, sans doute, on disposait de définitions et de belles notions théoriques empruntées à Rousseau et à Pestalozzi, alors qu'on se bornait en pratique, le plus souvent, à enseigner aux enfants les normes en vigueur. Inutile de dire que cette façon d'agir était insuffisante. Elle ne permettait pas de préparer la jeune génération à vivre dans une époque en mutation. Devant ce dilemme, on s'est plus récemment essayé au contraire : mettre les normes en question ou en doute, former des consciences critiques. Ce renversement trop facile n'a guère donné de résultats probants.

Aujourd'hui, personne ne contestera sérieusement la nécessité de normes pour une socialisation réussie. Et tout le monde, ou à peu près, admet que nous avons besoin d'objectifs idéaux qui dépassent les normes. Le problème réside dans l'entre-deux : comment passer des normes aux objectifs ?

Conduire ou tirer

Il y en a qui aiment à construire leur pensée à partir des étymologies. *Eduquer* : il y a là-dedans le verbe latin *ducere*, qui signifie *conduire, diriger*. En allemand : *erziehen* – ici c'est le verbe *ziehen*, qui signifie *tirer*. En général on dirige depuis en haut ou depuis derrière et on tire depuis devant. Je ne suis pas sûr que de cette manière nous arrivions à l'essentiel. Tous ceux qui ont essayé en vain de tirer ou de pousser un enfant qui n'en a pas envie et ne voit pas pourquoi il se déplacerait dans la direction indiquée me comprendront.

Je proposerais pour ma part d'autres verbes et d'autres prépositions. Pour commencer par celles-ci : l'important n'est-il pas plutôt d'être *avec* celui qu'on éduque, tout près de lui, au propre ou au figuré, tantôt à côté, tantôt derrière ou devant et même quelquefois au-dessus, mais toujours *avec* ? Et quant aux verbes : s'il reste vrai que l'éducateur doit diriger et conduire, toute la question est de savoir comment et à partir de quel genre de direction et de conduite il le fait. Comment l'éducateur *se conduit-il* lui-même ? Par qui et par quoi est-il *dirigé* ? En fait,

par Werner Stauffacher *

éduquer peut être synonyme d'une multitude de verbes – montrer et interroger, dire et se taire, donner et exiger, chercher et trouver ou tout simplement *vivre*, pourvu que cela se fasse avec celui qu'on éduque et pour lui.

C'est ce qui distingue l'éducateur du « maître d'école ». Le maître d'école sait sa leçon sur le bout du doigt et à l'avance, il observe les exercices de son élève de derrière son pupitre, stylo rouge sur l'oreille. L'éducateur se sait engagé dans une même expérience de vie avec son jeune partenaire. C'est une expérience où chacun donne et reçoit, où l'on avance ensemble vers un avenir à créer.

Si ces remarques sont valables pour l'éducation des enfants, elles restent vraies à l'échelon universitaire. A ce niveau, les normes simples de la vie individuelle et sociale devraient être acquises, mais l'enseignant universitaire ne cesse pas pour autant d'être un éducateur. Il est vrai que son enseignement porte essentiellement sur la communication d'un savoir et plus encore sur celle d'un savoir-faire, d'une

* Professeur de littérature allemande à l'université de Lausanne.

méthode de travail. Mais chaque fois qu'il se trouve en face d'un de ses étudiants, il a affaire à un individu concret en pleine évolution avec ses possibilités et ses limitations, ses espoirs et ses problèmes.

Efforts conjugués

Combien de fois ne me suis-je pas vu confronté à des découragements, des doutes profonds d'un jeune homme ou d'une jeune fille à la recherche de son identité et de sa vocation ? Il fallait alors entrer dans le jeu, appuyer des plans de travail liés confusément à des aspirations personnelles, chercher à mieux les asseoir dans la réalité, à en dégager la cohérence, essayer peut-être en même temps, avec beaucoup de discrétion, de découvrir d'où pouvaient venir les difficultés, quelles en étaient les racines dans une vie déjà très autonome et complexe, souvent sur une mauvaise piste. Et sans pouvoir résoudre directement ces problèmes, on se mettait en route, reliant les exigences du travail rationnel et des normes méthodologiques aux promesses d'une satisfaction créatrice : une recherche proprement conduite, un texte proprement écrit. Les résultats objectifs sont restés le plus souvent médiocres. Mais à travers les efforts conjugués du maître et de l'élève, des obstacles ont été levés, un palier a été atteint, point de départ vers une nouvelle phase de vie.



« Être avec celui qu'on éduque, tantôt à côté, tantôt derrière ou devant, ou au-dessus, mais toujours avec. »



L'ASSOCIATION A.E.R.E. :

vers une nouvelle démarche éducative

UNE fenêtre ouverte, un soleil qui resplendit, une plante qui s'épanouit. La dessinatrice qui a conçu la vignette ornant les publications de l'Association pour un éveil à la responsabilité à l'école semble aimer les symboles. Mais, pour reprendre une idée de Proudhon, « l'enfant n'a-t-il pas le droit d'être éclairé par les rayons qui viennent de tous les côtés de l'horizon ? »

Quel est donc le but de l'association ? Dans un dépliant que l'on peut se procurer au siège de l'association (1), on peut lire les trois objectifs suivants, qui sont extraits de l'article 2 des statuts :

- « Promouvoir un éveil des enfants et des adolescents aux valeurs humaines fondamentales (honnêteté, désintéressement, respect d'autrui...) et au sens des responsabilités.
- Favoriser à l'école l'apprentissage d'un savoir-vivre en collectivité fondé sur l'écoute de la conscience.
- Encourager toutes les expériences allant dans ce sens. »

Un état d'esprit

L'A.E.R.E. est plus un état d'esprit qu'une organisation. Elle agit par le moyen de rencontres, de conférences, de publications (elle édite un « Courrier » paraissant tous les deux mois, et ses animateurs font connaître leurs objectifs dans diverses revues éducatives). Elle encourage surtout la constitution d'équipes où parents et enseignants peuvent échanger des expériences vécues, en classe ou dans la famille, et aboutir à des prises de décisions.

L'association maintient aussi un contact avec des groupements analogues dans un certain nombre de pays d'Europe et d'autres continents. Sur le plan français, elle s'appuie sur des instructions précises et détaillées, données par le Ministère de l'éducation en ce qui concerne l'éducation morale dans les écoles primaires et dans les collèges.

Il est précisé que l'A.E.R.E. est « ouverte à tous ceux, parents ou enseignants,

de tous niveaux et de toutes croyances, qui admettent que toute éducation a un fondement éthique et commence par soi-même ».

Les fondateurs de l'association ont rédigé une *Charte pour une nouvelle laïcité*, qui en définit clairement les principes. Voici quelques-uns des douze articles de cette charte :

- L'éducation est éveil aux autres, au monde, à soi-même.
- L'éducation a un fondement éthique.
- Ses valeurs essentielles sont l'honnêteté et le respect d'autrui.
- La morale est « sans épithète » (Jules Ferry).
- « On n'enseigne pas seulement ce que l'on sait ou ce que l'on croit savoir, mais ce que l'on est » (Jean Jaurès).
- L'éthique est un travail sur soi pour la reconnaissance de l'autre.

- Le projet commun est de changer soi-même pour changer l'ordre du monde (Courrier n° 1, mars 1982).

Au cours de ces douze derniers mois, l'A.E.R.E. a organisé une rencontre de quatre jours à Grasse (avril 1983), centrée sur la pédagogie de l'écoute (écoute réciproque, écoute intérieure). Au mois de novembre, une réunion d'information a eu lieu à l'Ecole normale d'institutrices de Montpellier. Le 23 janvier dernier, le président de l'A.E.R.E., M. Philippe Lobsstein, est intervenu lors d'un stage national sur l'éducation morale et civique et les droits de l'homme, à Dijon (voir compte rendu à la page 14).

Du 2 au 6 avril prochain, l'A.E.R.E. organise à la Maison Saint-Gérard à Haguenau (Bas-Rhin), un séminaire intitulé « L'apprentissage d'un savoir-être » au cours duquel sera approfondie la notion de la vocation de l'enseignant. On peut se procurer des invitations au siège de l'association.

LE COURRIER DE L'A.E.R.E.

Des témoignages, des expériences

Paraissant tous les deux mois, le Courrier de l'A.E.R.E. rend compte des activités de l'Association et publie également de très nombreux récits et témoignages, émanant principalement d'enseignants de toutes origines, et certainement pas limités à la France et au monde francophone. Il contient en outre des articles de réflexion sur l'école et la pédagogie dans la perspective des besoins de l'éducation morale et de la formation du caractère des enfants. Nous reproduisons ci-dessous quelques extraits d'articles parus dans les derniers numéros du Courrier.

L'éducation morale est-elle encore possible ?

Il y a toujours une éducation morale à l'école, implicite ou occasionnelle, même s'il n'y a plus de leçon de morale quotidienne, reconnaissent les instituteurs d'une circonscription interrogés par leur inspecteur.

Il y a donc consensus sur la nécessité de l'éducation morale. La difficulté est « dans le passage à l'acte », comme le remarque l'inspecteur général Repusseau, et « dans la réflexion sur l'expérience morale ».

Nous ne désirons pas ouvrir un débat pédagogique ni formuler des théories

nouvelles ou reprendre des théories anciennes.

Notre projet, c'est essentiellement de relater des expériences vécues par les uns et les autres, dans le sens de l'éveil à la responsabilité, même si elles suivent des voies différentes. Nous souhaitons qu'elles inspirent d'autres enseignants et les incitent à essayer à leur tour.

Il est bien évident qu'on ne peut plus imposer aux jeunes de 1983 un enseignement moral qui avait déjà du mal à passer il y a cinquante ans. Il faut, pour qu'elles

(1) 84 rue de la Baste, Vaux-le-Pénil, 77000 Melun.

aient leur pleine efficacité, que les valeurs morales soient totalement acceptées. Or, comment ne pas adhérer à des valeurs que l'on découvre soi-même ?

Dans les moments privilégiés de réflexion, grâce à cette voix intérieure que mentionnent plusieurs de nos textes, l'enfant invente lui-même les règles qu'il doit suivre, dresse les barrières, les défenses intérieures qu'il ne doit pas franchir. Elles auront d'autant plus de force pour lui qu'il les aura expérimentées dans sa vie quotidienne, au travers de la prise de conscience de ses fautes et de la réparation nécessaire.

L'écoute de l'autre

« Si chacun d'entre nous se souciait assez des autres et partageait suffisamment, chacun aurait assez. »

Ces mots m'impressionnèrent, mais que pouvais-je faire comme institutrice et mère de deux enfants pour aider le tiers monde, sinon donner ce que je pouvais à des œuvres de charité ? En y réfléchissant, l'idée me vint : « Partage ce que tu as. »

L'intérêt de cette idée devint évident quelques semaines plus tard lorsqu'une petite Egyptienne de cinq ans fut introduite dans ma classe. Je l'emmenai là où les autres élèves buvaient leur lait ; elle fixa la bouteille du regard, mais elle ne fit aucune tentative pour boire. Peut-être n'avait-elle encore jamais utilisé de paille. Je me hâtai d'aller chercher ma tasse dans la salle des professeurs. A la récréation, je

Il est certain que l'enfant, puis le jeune, a besoin pour se développer sainement, d'un climat d'unité et de confiance autour de lui : confiance EN lui de la part de ses parents et de ses maîtres, mais aussi confiance DE sa part dans ses parents et dans ses maîtres, et encore confiance RÉCIPROQUE ENTRE parents et maîtres, maîtres et parents. Sans oublier que la confiance, pour être salutaire, doit rester lucide, l'aveuglement d'un partenaire ne pouvant guère qu'encourager les déficiences de l'autre.

(N° 7, mars 1983)

demandai à un autre enfant de jouer avec elle dans le bac à sable, car je craignais qu'elle ne souffre de se sentir étrangère.

A la sortie, personne n'était venu la chercher. Je tentai de bavarder avec elle pendant une demi-heure sans obtenir aucune réponse. Comme je commençais à désespérer, sa mère arriva tout en larmes, en poussant un landau où se trouvaient une petite fille de deux ans et un bébé, tous deux souffrant de bronchite. Elle revenait de chez le docteur où elle avait dû attendre longtemps. Je la consolai en lui disant qu'elle pourrait rester chez elle avec les petits et que j'aurais soin de prendre Fatma le matin et de la ramener tous les jours après la classe.

Deux semaines plus tard, le père vint à l'école me demander si j'accepterais d'aller

voir sa femme à l'heure du déjeuner. Elle avait tellement le mal du pays qu'elle ne mangeait plus. J'allai chez elle en emportant de la nourriture pour nous deux ; je fis manger le bébé et je me mis à parler de mon fils et de ma fille. Tous les jours, je passai chez elle, l'encourageant à parler de sa famille restée en Egypte. Aux vacances de Toussaint, je les emmenai avec mes propres enfants voir les curiosités locales. A Noël, nous avons invité toute la famille ; nous avons décoré la maison et l'arbre de Noël portait de menus cadeaux. Après le goûter, nous avons parlé de ce que Noël signifiait pour nous et ils nous ont décrit leurs fêtes musulmanes.

Peu de temps après, je reçus une lettre du père de ma nouvelle amie ; il me remerciait de montrer de l'amitié à sa fille et me disait combien il avait été en peine de la voir quitter l'Egypte pour passer deux ans dans un pays étranger, sans personne qui se soucie de ce qui pourrait lui arriver, et combien il était ravi de savoir que quelqu'un se souciait d'elle. Je remarquai particulièrement l'expression « se soucier de ».

L'année suivante, le père de Fatma obtint son diplôme et la famille retourna en Egypte. Mais d'autres amis égyptiens, que j'avais rencontrés chez eux, commencèrent à m'inviter. Nous avons pu en aider beaucoup et avoir avec eux nombre de conversations intéressantes, qui nous ont amenés à une meilleure compréhension de nos modes de vie respectifs.

Depuis lors, à leur invitation, je suis allée quatre fois en Egypte, et je suis maintenant la « tante » de beaucoup d'enfants égyptiens.

Une institutrice de Manchester
(Angleterre)

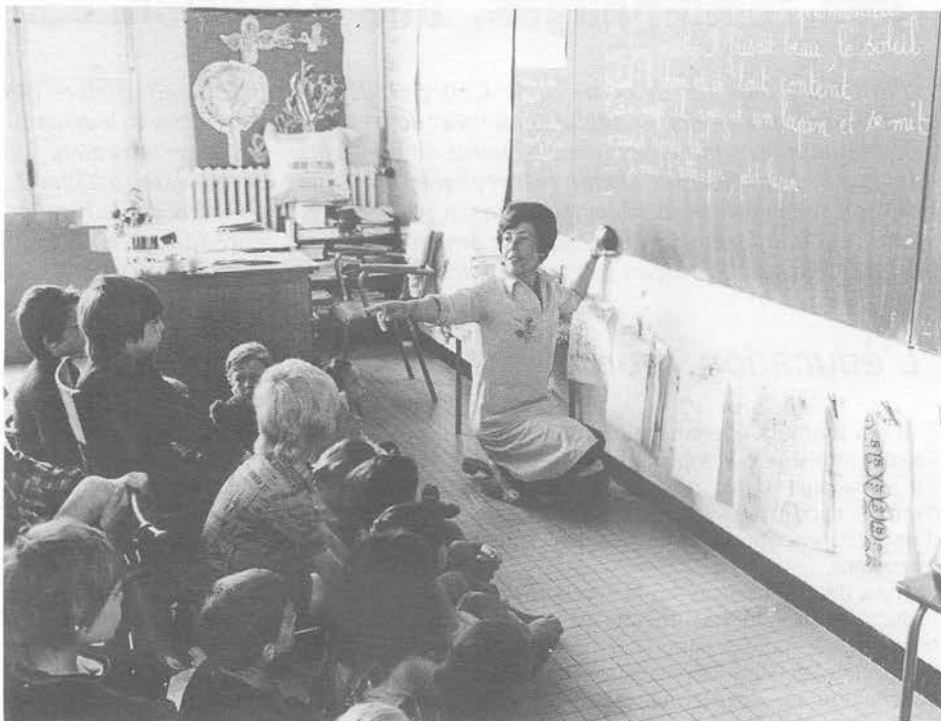
(N° 4, septembre 1982)

La Rose et le réséda

Dans leur premier numéro de 1983, les rédacteurs du *Courrier* font écho aux lettres ou commentaires qu'ils ont reçus à la suite du lancement de leur association. « De quel bord êtes-vous ? leur demandait-on. Qui soutenez-vous, l'école libre ou la laïque ? - Vous ne mentionnez jamais Jésus-Christ - Vous parlez trop de Dieu - En attendant de parlez vous étiqueter, et vous fuir si cette étiquette n'est pas la nôtre, nous ne voulons pas nous compromettre. »

Scrupules certes compréhensibles (répondent les responsables de l'A.E.R.E.). Pourtant, rappelons-nous l'élan reçu, aux jours de sombre détresse, à la lecture de ces vers (1) :

(1) Louis Aragon : La Diane française.



« Créer quelque chose ensemble. »

« Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous deux adoraient la belle
Prisonnière des soldats... »

La « belle » victime des « soldats », n'est-ce pas aujourd'hui l'enfance victime de notre matérialisme étroit et égoïste d'adultes, de notre esprit partisan ?

N'est-il pas urgent de changer d'attitude, nous-mêmes qui voulons être responsables des jeunes et de leur avenir ? Ne pourrions-nous trouver une unité — sans renier nos opinions personnelles, tout en respectant ceux qui pensent autrement — et nous mettre au service de valeurs universellement reconnues, comme l'honnêteté et l'amour, c'est-à-dire l'oubli de soi et le souci de l'autre ?

C'est en tout cas le but que nous poursuivons ambitieusement, quoique humblement, dans la confiance que notre lutte ne sera pas inutile.

(N° 6, janvier 1983)

La violence des jeunes

Le lendemain de la rentrée, je me suis trouvé brusquement confronté à cette question, et d'une manière désagréable. Vers 17 h 30, un homme est entré tout à coup, une bouteille de bière à la main. Je l'ai pris pour un surveillant, mais c'était un voyou ; un autre attendait derrière la porte. J'ai discuté avec le premier, essayant de le calmer ; mais l'autre est entré et tous deux m'ont frappé. J'ai cependant pu leur échapper et ils se sont enfuis. Ils étaient connus de la police ; l'un d'eux, muni d'une fausse identité et coupable d'autres agressions, a été arrêté quelques jours après.

Cette agression était stupide et il paraissait sur le moment difficile de croire que, d'une aussi mauvaise chose, il pût sortir un bien. Il m'a été quelque temps difficile de surmonter la peur d'une autre attaque. C'est là que le recours à l'écoute intérieure m'a aidé à reprendre le dessus. Un de mes agresseurs venait d'un centre de rééducation pour délinquants. J'y suis allé, un peu inquiet à la pensée de rencontrer peut-être celui qui m'avait frappé, parce que je tenais à remettre au directeur un livre sur la réhabilitation de drogués et de délinquants.

Plus tard, deux amis proposèrent de venir m'aider à engager une bataille contre la violence dans le lycée et dans la ville. Grâce à cette proposition, je tins deux réunions chez moi. A la seconde participait le directeur du Centre pour délinquants. Ces réunions, très sympathiques,

montrèrent que les personnes confrontées par leur métier à des jeunes violents se sentent assez isolées. Il est certain que la bonne volonté est générale, mais on trouve aussi un fatalisme devant des maux qui, en réalité, peuvent être évités ou du moins freinés. Personne ne souhaite la violence mais il est tentant d'esquiver la question de savoir comment y remédier.



« Dépasser le simple enseignement de ma matière. »

La joie pour chaque enfant

Dans ma classe, le lundi matin, c'est la joie pour chaque enfant de découvrir quelle responsabilité va être la sienne pour la semaine : ranger les ballons, vérifier l'ordre des cartables et des jeux, indiquer la date et la météo, essayer les tableaux, maintenir la propreté de la classe... J'essaie aussi de prendre avec mes petits des moments de réflexion privilégiés, généralement après des exercices physiques, préparatoires au calme. Si j'ai su créer les conditions indispensables de tranquillité pour leur éviter de se disperser, les enfants trouvent beaucoup de choses ; mon plus turbulent, comme les autres, arrive à se calmer et a des trouvailles excellentes. Ces efforts me paraissent indispensables pour résister à l'influence contre-éducative de la télévision qui empêche la réflexion.

A notre dernière réunion entre enseignantes, nous nous sommes demandés comment ouvrir nos élèves au monde, comment les éduquer pour leur apprendre à faire la paix, à être des messagers de paix. Nous avons réfléchi en classe à la

A cette question, nous avons commencé à répondre au cours de réunions amicales entre éducateurs. Des propositions pratiques sont sorties de nos réunions, pour qu'un esprit d'équipe anime une collaboration entre enseignants, éducateurs, administrateurs, policiers.

Un professeur agrégé
(N° 3, juin 1982)

question des bagarres dans la cour et pris conscience que chacun est prompt à faire la paix. Ils ont mimé un matin « la guerre qu'on se fait à l'école ». Les idées abondaient : se tirer les cheveux, se pincer... exemples vécus ! Nous avons vu quelle tristesse en résultait entre nous : je ne pouvais garder mon calme et j'étais obligée de gronder. Leurs dessins, pour illustrer « faire la guerre » ou « faire la paix », ont montré éloquentement que pour eux, la guerre, ce n'est pas au Salvador, mais parmi nous. — Une petite fille s'est mise à pleurer : « Je n'arrive pas à faire la paix ! » C'est vrai qu'elle ne cesse pas de se déplacer, de se disputer avec les autres, et que je la gronde ! J'ai pu parler ensuite avec quelques mamans de ce qui venait de se vivre en classe et elles paraissaient vivement intéressées.

Une institutrice en zone rurale
(N° 2, mai 1982)

Suite en page 13

JUSQU'À une époque toute récente, les références de notre civilisation occidentale étaient à chercher dans le message de Socrate, des prophètes juifs, des saints chrétiens, des défenseurs de la conscience et de la liberté.

Dans cette perspective, Jules Ferry écrivait, il y a cent ans, à tous les instituteurs de France en leur confiant l'éducation morale comme une tâche essentielle : « Vous ne toucherez jamais avec trop de scrupules à cette chose délicate et sacrée qui est la conscience de l'enfant. » La morale laïque française, dont l'enseignement devait remplacer l'instruction religieuse au siècle dernier et en ce siècle, suppose une valeur absolue, sacrée, celle de la conscience, de la personne de l'enfant.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Tout a changé. Deux guerres mondiales entre pays européens dits civilisés, deux révolutions qui se voulaient libératrices et ont engendré des totalitarismes mortifères, des maîtres penseurs du monde moderne, Marx, Nietzsche, Freud, jetant le soupçon sur la conscience elle-même, et voilà ébranlées les bases de la morale.

« La crise des valeurs », c'est d'abord celle de notre langage. Les mots les plus simples ont perdu ou subverti leur sens. Ainsi *morale* signifierait oppression, répression, fascisme, droite ou extrême droite. *Merci, s'il vous plaît, pardon* signifieraient humiliation, bassesse, servilité vis-à-vis du maître. *Charité* signifierait mépris. *Donner* signifierait asservir. Peu de gens osent encore prononcer le mot *amour*, tant ses composantes supposées « sado-masochistes » ont été dévoilées par la psychanalyse. L'impossibilité de « parler vrai » et de communiquer est sans doute une des expériences les plus cruelles de notre époque. Les discours des média, des idéologies, des politiques, des propagandes semblent avoir rompu leurs liens avec l'humble recherche de la vérité et le respect de l'autre, « en âme et conscience ».

Le sursaut

Reconnaître cette absurdité des mots au goût du jour est déjà en soi un réveil et une renaissance du sens de l'homme. L'homme n'accepte pas de se laisser dissoudre dans l'inconscient, dans le système, dans le totalitarisme idéologique ou scientifique. La révolte de notre conscience, notre mauvaise conscience, peut se transformer en culpabilité morbide et agressive à l'égard d'autrui et nous enfoncer davantage dans notre enfer et notre nihilisme, mais nous pouvons aussi, par un retournement salutaire, une conversion de tout notre être, reprendre notre part d'initiative et de responsabilité dans la situation qui nous est faite et la changer, en nous et autour de nous. La conscience se redécouvre alors comme résistance, dissidence, choix, commencement et recommencement. L'homme s'avère irréductible. En cela il est vrai de dire avec Sartre que l'homme est « condamné à la responsabilité », et avec Soljénitsyne que « nous pouvons tout » et que « quand nous croyons que nous ne pouvons rien et que c'est la réalité objective qui détermine notre conscience, nous nous mentons à nous-mêmes pour nous tranquilliser ». (Lettre aux dirigeants de l'Union soviétique).

Pensons aux prix Nobel de la paix de ces quelques décennies : Albert Schweitzer, le Père Pire, Martin Luther King, René Cassin, Amnesty International, Sakharov, Sadate, Mère Te-

Retour au de la co

par Philippe

resa, Perez Esquivel, Walesa, à leur lutte pour la paix, pour la vie, pour les droits de l'homme, pour les plus pauvres, et nous comprendrons qu'une éthique fondamentale de « reconnaissance de l'autre » s'élabore dans le monde, sous toutes les latitudes, en réponse au péril de l'extermination, spirituelle et physique, de l'homme sur la terre.

Simplicité

Ces valeurs vraies sont immédiatement accessibles aux enfants et aux jeunes gens, comme le montrent d'innombrables expériences faites dans les classes ou des mouvements de jeunesse, lorsque les éducateurs adultes, sans démagogie ni compromissions, les vivent tout simplement avec eux.

La tâche est impossible si l'on ne part pas du vécu et elle devient extrêmement simple dès lors que s'opère la contagion du vécu. Des situations en apparence insolubles se dénouent presque naturellement quand survient un changement d'état d'esprit.



JULES FERRY. — D'après une photographie de M. Tardieu.

x données nscience

Lobstein*

Comment lutter contre la malhonnêteté, le vol, le mensonge ? Comment lutter contre l'impureté, l'égoïsme, la vanité, la jalousie qui empoisonnent l'existence quotidienne ?

Que l'éducateur commence par se mettre en face de lui-même, qu'il reconnaisse ses propres faiblesses, qu'il prenne sa part du mal qui est dans le monde et fasse un effort pour le vaincre, qu'il partage ses difficultés avec ceux qui ont les mêmes problèmes, et un courant de confiance passera entre les hommes et transformera leurs relations.

Partout où l'éducateur a le courage de se mettre lui-même en cause, de discerner la part de tort qu'il peut avoir dans un conflit, même si cette part est infime par rapport au tort de l'autre, une nouvelle chance de paix est donnée à l'autre, et une réaction en chaîne est possible. Le bien, quand il est authentique, se propage aussi vite que le mal et peut embraser tout un pays comme un feu de forêt.

Eveil

Suivant un terme souvent critiqué mais riche de sens, la morale à l'école est devenue une « discipline d'éveil ». La conscience morale ne peut être objet d'enseignement : elle ne peut être qu'éveillée ou réveillée.

Comment devenir soi-même un éveillé ? Seul un exercice spirituel quotidien d'ouverture à l'autre, un contact vivant avec les grands éveilleurs de l'humanité peuvent nous aider dans cette tâche essentielle.

Tant de témoignages convergent pour confirmer qu'au-delà des critiques les plus radicales, une vie nouvelle peut jaillir en chacun de nous, pour peu que nous nous livrions à « un travail de décapage, de purification » qui nous permet de retrouver les données élémentaires de la conscience, les sentiments simples et puissants de communion avec les autres.

Tous les penseurs et les héros éthiques de ce temps nous rappellent que l'homme n'est pas un être collectif, mais une personne singulière, responsable d'elle-même.

(*) Président de l'A.E.R.E. ; ancien inspecteur départemental de l'Education nationale.

C'est ce sentiment de responsabilité, en deçà de toute théorie, idéologie ou religion, qu'il s'agit de réveiller chez les enfants, les enseignants, les parents, pour que l'idéal de l'humanité se réalise en chacun et en tous.

Changer la vie et l'état d'esprit des classes, des enfants difficiles, des enseignants, des parents brouillés avec l'école, par l'appel à la conscience innée en chacun de nous : tel est l'objectif. Les enfants ont des antennes. Ils ont une boussole intérieure. Si nous savons les observer et les écouter au lieu de les juger et de les condamner sur des apparences, nous serons émerveillés par leur intuition. Maints exemples peuvent en être donnés.

Le sens de la vie

Ainsi, une institutrice désirant s'entretenir, à certains moments privilégiés de réflexion, avec ses élèves de neuf ans, leur demande quels sujets les intéressent et les enfants de répondre : « Nous aimerions savoir ce qu'est l'amour, la liberté, l'homme, la vie... »

Après la première séance, la maîtresse note dans son cahier les réflexions des enfants :

- L'amour est une flamme qui brûle dans l'éternité ;
- L'amour, c'est vivre ensemble ;
- L'amour change la personne qu'on aime ;
- On ne voit pas la personne qu'on aime comme on voit les autres.

« Ainsi, commente l'institutrice, les enfants sont poètes et philosophes parce qu'ils globalisent tout et n'analysent pas comme nous ; ils pressentent le mystère de la vie, de l'amour, de la beauté, alors que nous disséquons tout et en faisons des objets morts. Ils attendent tant de nous que mon grand souci est de ne pas les décevoir et de répondre, comme je peux, à cette attente. »

Trois questions ont été posées aux enfants d'un cycle moyen.

Quels sont les grands problèmes du monde ? Les enfants savaient : la famine, la guerre, la révolution, la pollution, les épidémies, les tremblements de terre, etc.

Que voulez-vous faire plus tard ? Les réponses étaient variées : informaticien, aviateur, médecin, infirmière, institutrice, etc.

Quel rapport faites-vous entre les problèmes du monde et votre futur métier ? En réfléchissant, les enfants ont compris que toute activité, même la plus modeste, trouvait son sens dans la résolution des grands problèmes. Partager son goûter, c'est lutter contre la faim ; faire la paix avec un camarade, c'est travailler à la paix dans le monde ; ramasser un papier dans la classe ou dans la cour, c'est lutter contre la pollution. Les aviateurs peuvent transporter des médicaments au lieu de bombes, les médecins et les infirmières servir dans le tiers monde, et les instituteurs enseigner le sens de l'homme en même temps que la lecture, l'écriture et le calcul.

Voici en conclusion ce qu'a écrit un enfant de onze ans, qui avait pris l'habitude « d'écouter sa conscience » et a su aider des camarades en difficulté dans sa classe coopérative : « Je ne savais pas que l'éducation morale pouvait apporter la joie. »

Aux prises avec l'enfant difficile

ENTRETIEN AVEC UN EDUCATEUR LYONNAIS

QUAND on dit « école », on imagine aussitôt la grille d'entrée, la cour avec ses platanes, les longs couloirs bardés de portes. Au cours Vidor, rien de tout cela. Pour atteindre cet établissement de 80 élèves, privé et hors contrat, il faut gravir une de ces petites ruelles escarpées comme il y en a tant à Lyon. Arrivé au n° 19, on descend quelques marches et l'on pénètre dans une entrée minuscule, un peu vétuste. Sur le côté, un petit bureau sans prétention. Mais quand on s'entretient avec l'homme qui, il y a vingt-sept ans, a créé cette institution dite « de rattrapage scolaire », on commence à comprendre : l'espace, s'il n'est pas dans les locaux, il est dans les cœurs et les esprits. Pour Henry Vidor, un homme grand et mince, sévère au premier abord, le but est clair : il s'agit d'aider des enfants en difficulté à se réconcilier avec le monde scolaire (1).

Les débuts ont été âpres. « Je n'avais aucune expérience, reconnaît M. Vidor, qui est venu à l'éducation par le biais du scoutisme. Ce sont donc les enfants qui m'ont beaucoup appris, car l'enseignement de la faculté — droit et psychologie — demeurerait théorique. J'ai dû essayer, tout simplement, d'être ce qu'ils — les élèves — attendaient de moi. »

Changer : Vos méthodes s'inspiraient-elles des grands courants nouveaux de pédagogie ?

— J'ai été certainement très aidé par Montessori, par les méthodes actives, par l'école de Hambourg et celle de Summerhill, mais je me suis heurté tout de suite à des problèmes très pratiques. Il y avait un choix à faire : soit s'efforcer à tout prix de réinsérer les enfants dans le cadre scolaire, soit se marginaliser. J'ai donc éliminé les formules les plus audacieuses. Car il fallait faire vite : en deux ou trois ans, il s'agissait de redonner aux élèves le goût de vivre, de les réconcilier avec le scolaire, de combler leurs lacunes intellectuelles, et tout cela dans une vie de groupe riche et altruiste. Mon école s'arrêtait à la troisième, il fallait donc qu'ils puissent se retrouver normalement en seconde avec tous les autres.

J'ai dû être très structurant pour des êtres très instruits, et cela a voulu dire employer parfois la manière forte. Car ils

poussaient pour voir jusqu'où ils pouvaient aller : « Quelle est votre capacité de résistance ? » me suis-je même entendu dire un jour par l'un d'entre eux. Moi qui étais naturellement enclin à la compréhension, à la tendresse, ils m'ont appris à être fort, à être autre que j'étais ; non pas rude, mais dru !

— J'imagine que le mot « méthode » même vous paraît incongru ?

— Oui, il est vrai que j'ai abandonné toute méthode, comme le pasteur de « La Symphonie pastorale », d'André Gide, dans son éducation de Gertrude. Alors j'ai essayé d'être ce qu'il fallait *hic et nunc*.

Deux axes cependant me paraissent essentiels. Tout d'abord le *contact*, que je qualifierais presque d'horizontal : je suis ton ami, tu es mon ami, je te dis tout ce que je peux te dire et réciproquement. Nous avons confiance l'un dans l'autre. Mais si ce n'est pas vrai, tu n'as rien à faire ici. Et puis, c'est une école comme une autre. Tu as peut-être des problèmes maintenant, mais ils passeront. Nous pratiquons la coéducation : plus tu montes, plus les autres monteront...

Voilà le langage que j'ai appris à tenir. Au début, j'étais le porte-voix, le maître. Mais cette position était ridicule et inefficace. J'ai dû gommer le paraître au profit de l'être.

Le deuxième axe, c'est le *travail*, intense, opiniâtre. L'apprentissage se devait d'être le moins scolaire, le plus adulte possible sur le plan du langage et des méthodes afin de passer de la pensée intuitive à la pensée conceptuelle. Il fallait qu'ils se sentent richement dotés. Mais pour fabriquer ce lourd matelas de connaissances, il fallait beaucoup d'affection.

— Qu'est-ce pour vous qu'un enfant difficile ?

— C'est un enfant devant qui l'adulte patauge. Ou, pour être plus précis, un enfant qui a du mal à contrôler ses propres pulsions, ou qui souffre trop au contact des autres ou du fait de l'impact socio-culturel.

— Avez-vous très tôt ressenti que vous étiez appelé à vous occuper de ce genre d'enfants ?

— Oui. Depuis mes premières expériences avec des bandes d'enfants à Caluire et à Lyon, j'ai pensé que j'avais un pouvoir de communication et d'apaisement face à des enfants difficiles.

— Vous croyez beaucoup à l'équipe éducative ?

— Ces enfants souffrent du manque d'unité du monde des adultes. C'est là une situation catastrophique qui invalide tous nos discours.

Pour être crédibles, nous devons avoir la volonté radicale de nous comprendre — entre adultes et avec les enfants — tout en acceptant les affrontements nécessaires. Les élèves doivent sentir qu'il n'y a pas de restrictions mentales entre nous, mais en revanche une amitié vraie, non paternaliste. Alors les enfants se sentent dans un monde de vérité qui les fait « bouger » de façon fantastique.

— Et le tutorat ? Un rapport récent en a relancé l'idée. Vous le pratiquez de manière très active ?

— Il faut pour cela que l'enfant puisse choisir son tuteur. Or les adultes, en général, ne sont pas prêts à jouer le jeu, à prendre ce risque.

— Mais ici, vous l'avez pris, et vos professeurs aussi ?

— Oui. Au début, il y a eu quelques grognements, que j'ai salués comme l'occasion de parler à fond de la question. Et lorsque trop d'élèves veulent le même tuteur, nous suggérons à l'un ou à l'autre une solution de rechange, pour que cela s'équilibre.

Cela me fait penser à cette coutume d'Océanie où l'on parle des deux pères : le géniteur et le « père par derrière » ! Certains pères ne sont que des géniteurs. Alors les tuteurs peuvent être en quelque sorte ces « pères par derrière ». Ici, le tutorat marche de façon très satisfaisante. Il faut dire que les professeurs se retrouvent tous ensemble une fois par semaine, ce qui permet de souder l'équipe.

— Et les parents dans tout cela ? Vous m'avez dit au début de notre entretien que lorsque vous vous occupiez de bandes de jeunes, vous ressentiez déjà l'importance « d'entrer dans les familles », de découvrir les parents, les frères et sœurs.

— Il s'agit d'entrer dans leur vie avec beaucoup de respect en sachant qu'il y a des zones interdites. Il faut être appelé pour aller plus loin. Mais il est évident que ce contact avec les parents est essentiel, et dès que je sens la moindre réticence en ce qui concerne leur enfant et l'école, je prends mon téléphone.

On ne peut plus être l'éducateur compétent qui fait comprendre aux parents :

(1) L'école rassemble des enfants en situation d'échec scolaire, mais ayant un quotient intellectuel dépassant 80.

Distinguer les résultats scolaires et la personne de l'élève

Rencontre avec Jacques et Dominique Terras

Un vrai couple d'enseignants. Tous deux professeurs agrégés de physique dans le même lycée technique, La Martinière, à Lyon. Jeunes, avec deux enfants en primaire et en maternelle. Elle, enthousiaste, lui, serein. De leur couple se dégage une ferveur, un même amour de leur métier, une ouverture d'esprit qui font chaud au cœur.

Jacques et Dominique Terras semblent ne pas partager le sentiment de découragement qui étreint en ce moment tant d'enseignants face à la montée, à la fois, de la violence et de l'apathie. Nous cherchons à comprendre leurs raisons de vivre.

Jacques : Pour un enseignant, je bénéficie de conditions privilégiées car j'ai deux classes seulement que j'accompagne pendant deux ans, en 1^{re} et en terminale. On peut donc parler de suivi pédagogique. Les élèves ont une certaine motivation, sont intéressés par l'électricité, qui est ma branche particulière. Mais comment arriver à faire passer un nombre important de connaissances à des élèves qui aimeraient faire des choses formidables... sans efforts ?

Ayant eu de la facilité dans mes études, j'ai toujours eu de la peine à comprendre ceux qui ne réussissaient pas. C'est en devenant enseignant que je me suis aperçu qu'un élève peut être parfaitement valable et cependant ne pas comprendre des choses évidentes.

Nous sommes souvent cloisonnés dans un certain type de rapports maître-élève. Il est indispensable d'arriver à des relations qui dépassent le cadre de la matière enseignée. Le courant passe en effet s'il y a entre nous une estime réciproque indépendante du rapport de forces ou du fait que je mets des notes et que j'ai l'autorité de sanctionner. J'ai d'ailleurs parfois réagi en étant sec et méprisant et je l'ai regretté, car cela ne faisait qu'aggraver la situation.

Dominique : Pour moi, cela se présente différemment : je suis frappée depuis deux ans par une évolution rapide caractérisée par une diminution de la capacité de travail et du courage. On a l'impression que les élèves mettent un frein à ce qu'on veut leur apprendre. Tout nouveau chapitre leur semble une montagne. Ils se

retranchent derrière les difficultés de l'emploi, mais c'est prendre le problème à l'envers. Ce changement se traduit aussi chez les parents. Chaque année, lors des réunions de parents, les présences ont été nombreuses. Cette année, pour la première fois, quatre parents seulement se sont dérangés pour une classe de 26 élèves. D'ailleurs, si les élèves ont des problèmes, il est probable qu'il faut chercher les causes du côté des parents qui ne les soutiennent pas assez.

Jacques : Heureusement que la perspective du bac a un effet stimulant.

Dominique : Oui, ne supprimons surtout pas le bac !

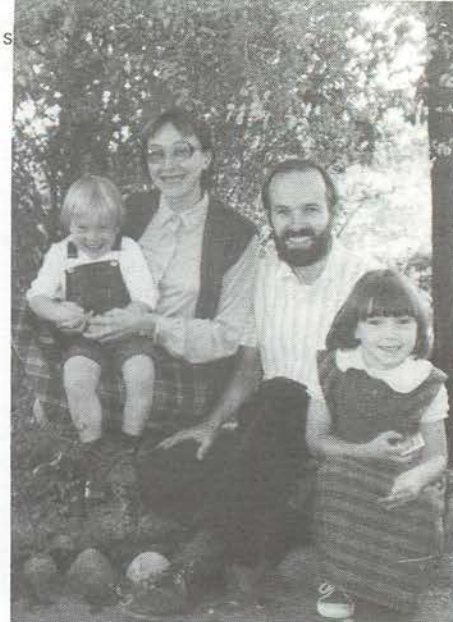
Apprendre à apprendre

Changer : Comment arrivez-vous à vous ressourcer ?

Dominique : J'ai tellement peiné dans mes propres études que j'aimerais surtout apprendre à mes élèves... à apprendre, en cherchant à me représenter la part que la physique prendra dans leur vie professionnelle. Ce ne sont pas leurs points faibles qui me découragent, mais leurs blocages. Le problème de l'autorité est devenu essentiel : comment s'assurer que les choses soient faites sans recours à des sanctions.

Peut-être que, en tant que chrétienne, je ne prie pas assez. Pour une chanterie dont je m'occupe, regroupant des jeunes de 10 à 14 ans, j'ai pris l'habitude de prier avant chaque répétition. Cela n'a peut-être pas rendu du jour au lendemain, mais si on ne donne pas le meilleur de soi-même, on ne remplit pas sa fonction. Il s'agit surtout, je crois, de faire la part des choses entre le résultat scolaire et la personne de l'élève.

Jacques : J'aime mon métier. Quand ça ne marche pas bien, j'essaie de réfléchir aux problèmes que je rencontre, de noter les idées nouvelles qui peuvent me venir, de perfectionner mon enseignement. Cet effort de réflexion sur mon métier a été rendu plus fécond par les difficultés que



Jacques et Dominique avec leurs enfants, Isabelle et Bruno.

j'ai rencontrées dans ma vie : une maladie de Dominique qui a failli lui coûter la vie, une période de dépression que j'ai traversée. Cela m'a aidé à comprendre des élèves qui étaient démotivés ou qui avaient un sentiment d'échec.

Ce qui m'a stimulé aussi, ce sont des rencontres avec des personnes d'autres horizons. Je pense aussi au livre de Julie Chamot *Les enfants nos maîtres* (1), qui m'a impressionné par sa simplicité.

Auparavant, j'étais surtout préoccupé par mon cours, l'idéal étant pour moi d'arriver à le faire sans notes ! Or il est indispensable de s'intéresser aux élèves, de se préparer à les recevoir non seulement sur le plan intellectuel mais sur le plan humain.

Dominique : Oui. Si je n'avais pas orienté ma vie vers une attention portée aux personnes et un accueil de l'autre, j'aurais pu devenir dure et désagréable. Mon tempérament me portait à l'agressivité ! Or je puis dire maintenant que je me sens de plus en plus détendue.

Jacques : Ayant dit les conditions privilégiées de mon enseignement, je dois cependant ajouter que j'ai en ce moment la classe de terminale la plus difficile que j'ai eue depuis dix ans. L'année dernière, c'était très mal parti. Les moments de réflexion et d'échanges que nous avons pu avoir ensemble ont permis à l'année scolaire de se terminer l'été dernier mieux qu'on ne pouvait le craindre à Noël.

L'année dernière, je me suis en effet décidé à mettre cartes sur table avec mes élèves. Face à une situation impossible à vivre du point de vue travail et discipline, je leur ai fait faire une interrogation écrite où je leur ai posé des questions de fond sur leurs raisons d'être au lycée. Cela a établi un dialogue très sincère. Cette prise de

conscience ne les a pas changés, mais l'ambiance de la classe, qui aurait pu devenir catastrophique, s'est améliorée.

— Vous avez parlé tous deux de la nécessité de vous intéresser davantage à la personne de vos élèves. Pouvez-vous préciser ce que cela signifie pour vous ?

Jacques : Même le pire d'entre eux, une fois que la colère est retombée, il faut arriver à l'aimer. C'est un être humain qui a ses défauts mais aussi des qualités que le milieu familial ou la société n'ont pu mettre en valeur. Si on catalogue quelqu'un à dix-neuf ans, alors qu'il n'a pas commencé sa vie d'adulte, où va-t-on ?

Dominique : Il y a un moyen de savoir si j'aime un élève : c'est si j'arrive à le considérer comme un de mes enfants. J'ai pu faire des remontrances très dures et revenir après en disant : « Vous voyez, ce petit coup de pouce a suffi. » Cela me permet d'être ferme avec quelqu'un en sachant que je le fais parce que je l'aime. Le gros problème, c'est accéder à cette fermeté sans agressivité.

« Plus loin que le bout du cours »

— Pouvez-vous nous dire ce qui vous a intéressés dans l'action de l'association A.E.R.E. (2) à laquelle vous adhérez ?

Jacques : Cela a été une occasion parmi d'autres de prendre du recul par rapport à mon métier, de voir « un peu plus loin que le bout du cours ».

Dominique : J'apprécie la rencontre de personnes dont la qualité de vie intérieure arrive à déteindre sur nous. Sans cet apport, nous aurions beaucoup moins de stabilité intérieure et nous aurions porté moins d'intérêt à nos élèves.

Jacques : On a besoin de nourriture intérieure. J'ai beaucoup lu, en tant qu'enseignant, la presse syndicale. Mais j'y ai trouvé souvent une nourriture décalciante et démoralisante. J'apprécie dans les bulletins de l'A.E.R.E. les expériences faites par d'autres enseignants ; cela donne du souffle et de l'oxygène.

Dominique : Et du courage pour envisager mon métier de telle sorte qu'on puisse piocher dans son passé pour aider d'autres et faire évoluer l'enseignement dans le meilleur sens possible.

(Propos recueillis par J.-J. Odier)

Le Courrier de L'AERE

(Suite de la page 7)

Solidarité

Nommée dans une classe urbaine d'enfants de 9 ans, pour la plupart maghrébins et gitans, ne sachant pas lire, Madame J. (dont le mari exerce en classe Freinet, à la campagne) pleure de désespoir, le premier jour, devant l'indiscipline de ses élèves.

Le soir, elle en parle à son mari, qui raconte à son tour à ses propres élèves les difficultés de cette classe. D'abord stupéfaits de ce comportement qui leur semble impensable, ces enfants cherchent ensuite comment ils peuvent aider. La pensée leur vient de remettre à l'institutrice des crayons feutre pour ses élèves.

Le lendemain, c'est au tour de ces derniers d'être stupéfaits devant ces cadeaux inattendus : « Mais ils ne nous connaissent pas ! »

Enfin, une fois convaincus que ces crayons leur sont bien destinés, ils veulent s'en servir, pour réaliser de beaux dessins à envoyer aux donateurs, en guise de remerciements. C'est le calme dans la classe, et une ardeur nouvelle pour l'effort.

Par la suite, le désir de lire les lettres qu'ils reçoivent de leurs nouveaux amis, et de leur écrire, leur permet de triompher des difficultés de cet apprentissage.

C'est ainsi que le sens de la solidarité des élèves de la classe Freinet a permis, de façon inespérée, à d'autres enfants de sortir d'une impasse et de trouver une motivation à l'effort scolaire qu'on leur demandait.

(N° 8, mai 1983)

Vers une morale sans épithète

Dans l'esprit de ses fondateurs, la laïcité impliquait le respect des convictions intimes des familles. Mieux encore, ils espéraient faire triompher une morale universelle qui, par-delà les divergences confessionnelles et philosophiques, réaliserait « la somme inaliénable de toutes les vérités communes aux hommes raisonnables ». Point de vue chimérique ? S'il y a encore des explosions de racisme dans notre pays, n'est-ce pas dû à cette méfiance à l'égard de l'autre, qu'il soit juif ou musulman ? Pour beaucoup, l'école laïque devrait effacer la différence ; ne devrait-elle pas, au contraire, la reconnaître et la respecter ?

« Il y a quelques années, raconte un professeur de collège, cinq fillettes de la classe de sixième sont venues voir leurs camarades en costume de communiantes. Moi qui ne suis pas catholique, je leur ai demandé de dire à toute la classe ce que signifiait pour elles leur « confession de foi » et quels engagements elles devaient prendre, ce qu'elles ont fait bien volontiers. Ce fut un beau scandale ! J'avais commis, me dit-on, une faute très grave contre la laïcité. Au contraire, ai-je répondu, c'est de cette manière que je suis vraiment laïque. Si j'avais eu un élève juif, j'aurais aimé qu'il expliquât à ses camarades ce que signifiait pour lui la *bar mitzva*, la cérémonie au cours de laquelle, reconnu adulte, il lit en public à la synagogue un passage de la Thora. »

Comme disait Saint-Exupéry : « Si tu diffères de moi, loin de me léser, tu m'enrichis. » Etre laïque aujourd'hui, c'est

affirmer que l'école doit être ouverte à tous les courants d'opinion, à toutes les idées de notre temps, pourvu que ni les uns ni les autres ne portent atteinte à la dignité de la personne.

(N° 2, mai 1982)



(1) Ed. de Caux, Suisse, voir p. 16.

(2) Voir p. 5.

Pourquoi pas toi ?

Pourquoi n'oserais-je pas, avec mes élèves, dépasser le simple enseignement de ma « matière » ? Pendant quelques jours, je mis plus d'ardeur dans mes moments de silence du matin. Je cherchais la façon de rendre mes élèves plus responsables d'eux-mêmes sans qu'aucune lueur concrète ne jaillisse, si ce n'est la petite phrase suivante : « Sois entièrement disponible pour saisir l'occasion si jamais elle se présente. »

Après trois heures de cours, j'entrai dans une classe de 4^e dégoûtante : papiers par terre, tables et chaises en tous sens, nourriture collée au sol. Très calmement, je proposai aux élèves de nettoyer la classe avant de travailler. Une légère réticence et

un moment de flottement ont suivi. Puis quelqu'un dit : « C'est pas nous ! » ; un autre continua : « Oui, mais si personne commence... » Alors, je me suis levée et j'ai dit simplement, en mettant la main à la pâte : « On y va ? » Et tous de se lever ; un élève est allé chercher un balai ; en deux minutes, la classe était rangée.

J'ai été toute surprise de constater que, pendant le cours, aucune discipline n'a été nécessaire avec ces élèves de 4^e qui sont pourtant loin d'être des chérubins ! Ils avaient créé quelque chose. A la fin du cours, certains m'ont dit : « On recommencera, Madame ?.. »

Un professeur d'anglais
(N° 3, juin 1982)

Note : courrier de « L'Association pour un Eveil à la Responsabilité à l'École », 84 rue de la Baste, Vaux-le-Pénil, 77000 Melun. Rédacteur responsable : Denise Jaulmes.



Présence de l'A.E.R.E. à un stage national sur l'éducation morale

Ils étaient une trentaine de « formateurs de formateurs », venus de tous les coins de France, et même de l'île de la Réunion, pour un stage national sur « l'éducation morale et civique et les droits de l'homme », thème abordé pour la première fois, officiellement, dans une école normale d'instituteurs français (1).

Après l'intervention d'un responsable du ministère sur un projet de circulaire portant sur l'enseignement des droits de l'homme à l'école, un professeur d'histoire à l'université et des groupes locaux d'Amnesty international, j'ai été invité, comme président de l'A.E.R.E., à rendre compte d'une pratique des droits de l'homme à l'école et d'un éveil à la responsabilité des maîtres et des élèves dans ce domaine.

J'ai eu l'occasion de donner de nombreux exemples de ce qui se passe dans une classe lorsque des enfants de milieu défavorisés sont reconnus, et par là-même valorisés, par leurs camarades et leurs instituteurs. Des blocages disparaissent, des élèves s'excusent pour leur chahut, une classe d'immigrés, insupportable pendant les deux premiers trimestres, apprend à lire en trois mois, parce qu'elle est appelée à correspondre avec une classe de campagne qui se lie d'amitié avec elle.

L'exposé a été suivi d'un échange très riche et cordial. Les philosophes et les psycho-pédagogues étant les plus nombreux et les plus loquaces, ce sont eux surtout qui ont posé des questions, souvent plus théoriques que pratiques.

Quels sont les fondements philosophiques d'une telle pédagogie ? Dans la dis-

cussion qui s'est prolongée pendant le repas, bien des noms de grands philosophes ont été cités, juifs, chrétiens ou agnostiques. Ce qui montre qu'une pratique pédagogique axée sur les droits de l'homme et de la personne est susceptible d'une pluralité d'interprétations psychologiques et métaphysiques.

Neutralité ou engagement

Comment l'attitude de l'A.E.R.E., qualifiée surtout « d'affective, d'intuitive, d'irrationnelle, de personnelle ou de relationnelle », pourrait-elle susciter un élan collectif, un projet national ? Si l'engagement de l'instituteur et son attente à l'égard des enfants sont des facteurs décisifs, comment éviter tous les écueils des partis pris, des manipulations venant de l'emprise de l'affectivité et des valeurs auxquelles adhère le maître ?

C'est sans doute le point décisif. Ou bien, sous prétexte de neutralité et de non-intervention dans les « affaires intérieures » d'un enfant, d'une famille, d'une école, d'un pays, on neutralise les valeurs morales elles-mêmes et aucune action en faveur des droits de l'homme n'est possible. Ou bien les « militants des droits de l'homme » s'engagent, à leurs risques et périls, mais alors on ne sait jamais où cela peut mener.

Il y a un large consensus sur les droits de l'homme, fondement d'une démocratie

qui aspire à devenir universelle, mais le passage à l'acte, l'application concrète, sont aussi urgents que difficiles. Pourtant les instructions officielles françaises sont claires à ce sujet : « Plus que tout autre, le domaine de l'éducation morale et civique exige du maître un engagement profond qui dépasse les strictes limites de la seule profession. C'est toute la personne qui est concernée. Sa responsabilité est d'autant plus entière qu'ici il n'y a point de recettes efficaces à coup sûr. Tout est affaire de tact et de conscience. » (I.O., Cycle moyen, 1980).

« Nos maîtres ont souvent été embarrassés pour donner toute son efficacité à l'éducation civique et morale. Une orientation trop abstraite de l'enseignement ne favorise pas une action qui engage le cœur autant que la raison. Il importe d'avoir de cette éducation une conception plus pragmatique et plus active ; soyons certains que le jeune qui aura aussi l'occasion concrète de voir, de sentir et d'agir, sera armé sur le plan personnel pour affronter la vie en société dans le respect de lui-même et des autres. » (Circulaire du 3 juin 1977 pour les collèges).

A chacun de trouver la réponse, en soi-même d'abord, et d'en faire part aux autres, pour être un exemple d'éveil à la responsabilité. Il est significatif que ce soient les maîtres d'application, qui vivent quotidiennement avec les enfants et suivent les normaliens dans leur travail de classe, dont l'intérêt pour l'action de l'A.E.R.E. a été le plus vif. L'un d'eux a adhéré avant la fin du stage...

Philippe Lobstein

(1) Du 23 au 27 janvier 1984 à Dijon.

DANS UNE MEDIATHEQUE SUISSE :

Les dilemmes du directeur

Nous reproduisons ci-dessous le texte d'une intervention faite en janvier dernier, lors d'une rencontre à Caux, en Suisse, par M. Peter Kormann, directeur du Centre de documentation des écoles bernoises.

Ces dernières années, j'ai dirigé à Berne la création d'un centre de documentation pédagogique qui met à la disposition des enseignants tous les moyens de communication modernes : cassettes, vidéos, diapositives, aussi bien que livres et brochures. Cela s'appelle une médiathèque. Le projet est maintenant terminé et nous disposons d'un instrument de travail des plus sophistiqués dans un bâtiment qui offre toutes les facilités. Cependant, c'est une chose de fournir des moyens qui sont à l'avant-garde du progrès, c'en est une autre de se préoccuper des idées et de l'esprit que ces moyens apportent dans les établissements scolaires.

Les grands courants qui agitent aujourd'hui l'Europe provoquent des remous jusque sur mon bureau. Je reçois, par exemple, dans le domaine de l'instruction civique, de la culture religieuse ou de l'écologie, du matériel dans lequel on peut

déceler une certaine manipulation spirituelle ou politique. Quelle attitude dois-je prendre ? D'autorité, je peux déclarer que ces documents ne seront pas admis dans nos registres. C'est une méthode. Mais il arrive que des documents qui heurtent mes convictions proviennent d'une commission officielle. Si je proteste, je suis mis en minorité par la commission et il s'ensuit une confrontation. Or, il existe un autre chemin que celui de la confrontation, je le sais par expérience. C'est celui d'une réflexion qui élève le débat.

J'ai été amené à me poser trois questions. Tout d'abord : est-il légitime pour un chrétien de prendre parti ? Prendre parti pour les pauvres et pour les opprimés, comme le prône une certaine théologie moderne ? Ceci conduit à la deuxième question : des actions positives peuvent-elles résulter de l'attitude qui consiste à orienter tout le blâme vers une cible

définie ? Est-ce juste de créer pour les enfants l'image d'un ennemi, celui-ci étant tour à tour l'industrie énergétique, l'Afrique du Sud, les sociétés multinationales, les banques suisses, les Etats-Unis, l'URSS, etc. ? Est-ce pédagogiquement juste ? La troisième question touche à la propagande en faveur de la paix et du désarmement unilatéral. Qu'est-ce que la paix ? Est-ce un concept politique ou un mode de vie qui doit être abordé à un autre niveau ?

Si je relis les évangiles, je vois que le Christ et ses disciples habitaient dans un pays occupé. Ils étaient opprimés. La société dans laquelle ils vivaient connaissait l'esclavage. Et pourtant, à aucun moment, je ne vois le Christ prendre parti et attaquer la puissance occupante. Il n'a fait que transmettre son message en s'adressant aussi bien aux riches qu'aux pauvres, aux oppresseurs qu'aux opprimés : ce simple message, l'écoute de Dieu et l'accomplissement de sa volonté. Je crois que c'est parce que Jésus s'est contenté de cela que ses idées ont pu, par la suite, s'emparer de Rome par l'intérieur, jusqu'à en faire un centre de la chrétienté.

Cet exemple de Jésus m'est utile alors que je me demande comment offrir aux jeunes de nos écoles des moyens de communication qui soient réellement valables.

Un livre provocateur de Pierre Barnley :

L'Ecole est finie (1)

Le titre est déjà une indication du propos de l'auteur. Il se veut « destructeur ». En publiant « L'Ecole est finie », Pierre Barnley n'a pas l'intention de rallonger la liste des ouvrages traitant de l'école et de la pédagogie. Pour lui, l'Ecole (dès la page 7, il emploie la majuscule pour désigner tout le système scolaire « de la maternelle à l'université ») est une institution désuète, conçue il y a un siècle pour alphabétiser une France rurale en majorité illettrée : elle est donc totalement inadaptée à notre époque de transformations technologiques et sociales. Elle a manqué l'occasion que lui offrait l'explosion démographique de l'après-guerre de renouveler ses techniques pédagogiques et d'ouvrir ses portes à des personnes étrangères à l'institution : parents, retraités, professionnels...

Au contraire elle est devenue une « mégastucture » très lourde et quasi-ingouvernable où les féodalités syndicales et l'inertie conservatrice, en dépit des discours et des apparences, empêchent tout renouveau. L'Ecole, aujourd'hui, ne se

préoccupe plus d'éduquer les enfants, et même le savoir qu'elle se flatte de leur inculquer est de plus en plus incertain et insuffisant.

Pour l'auteur, l'enseignement collectif ne peut être qu'injuste, sacrifiant les plus doués et les plus faibles, alors qu'il devrait être individualisé et adapté aux possibilités de chaque élève. Aussi accueille-t-il avec enthousiasme l'informatique capable de se plier au rythme de chacun. Alors l'enseignant, libéré de cette tâche, pourra redevenir un éducateur : car la classe hétérogène constitue le meilleur milieu où l'enfant puisse se former à la vie sociale. Cette éducation devra se développer sous trois formes : artistique, physique et morale, les deux premières souvent négligées ou insuffisantes, la troisième universellement abandonnée et pourtant nécessaire : « La morale, c'est l'ensemble des règles de vie en société, et il n'y a pas de vie sociale sans règles. » Donnons-lui un autre nom et édifions la sur d'autres valeurs : « anticlérisme, antisexisme, respect des différences et des déviances, tolérance, lutte contre le dogmatisme et le totalitarisme, solidarité mondiale, droit au bonheur, conscience

écologique, consumérisme, pacifisme, amour, liberté... »

Ce livre est en fin de compte tout à fait constructif dans ses dernières pages ; il est court et se lit facilement ; le style est alerte, parfois familier, adoptant l'allure de la conversation. L'humour y est constamment présent, car « les choses graves ont besoin de temps en temps d'être dites sur un ton pas sérieux ». Quelques formules pittoresques émaillent le texte, par exemple : « Le XX^e siècle restera marqué en France par la moisissure des confitures idéologiques. »

Ce tableau est dans l'ensemble juste : notre éducation nationale est trop souvent refermée sur elle-même ; cependant l'auteur semble négliger les tentatives de plus en plus nombreuses entreprises pour ouvrir l'Ecole : instituteurs maghrébins ou portugais venant enseigner leur langue aux enfants immigrés, mais donnant aux autres élèves des cours de civilisation ; participation régulière de parents à des activités scolaires ou périscolaires ; témoignages apportés par les membres de professions ou d'associations diverses...

Car l'Ecole bouge, mais il dépend de nous, parents, enseignants, citoyens de ce pays, que ce mouvement soit non une velléité vite retombée ou étouffée, mais un changement durable des esprits et des méthodes.

Jacques Jaulmes

(1) Le Hameau, éditeur.

Des instruments de travail à votre disposition

LIVRES

FAMILLES HEUREUSES. Deux personnages, M. Jeveux et M. Jedonne, entrent chez nous. Un livre pour les 4-7 ans, réédité à la demande de jeunes parents. Les textes sont imprimés à part sur des étiquettes autocollantes avec une reproduction réduite des dessins. Les enfants peuvent ainsi les coller eux-mêmes.

60 pages : 38 FF (Frais d'expédition en sus : 8,50 FF) ; Fr. s. 9,-

A L'ECOUTE DE NOS ENFANTS. Lettres de parents, réunies par Annejet Campbell.

Ce qui se passe quand on écoute ses enfants et quand on écoute avec eux.

112 pages ; 20 FF (Frais d'expédition en sus : 8,50 FF) ; Fr.s. 8. -

MONTAGES AUDIO-VISUELS

Diapositives accompagnées d'une cassette

WILBERFORCE. Un homme politique dans l'Angleterre du XIX^e siècle combat vingt ans durant pour abolir l'esclavage.

Location : 50 FF ; Fr.s. 20 (Frais d'expédition en sus).

LE Puits de Malak (en préparation). Pour puiser de l'eau chez le notable, des villageois de l'Inde sont confrontés au dilemme de la violence. Un montage réalisé à partir de personnages-miniature fabriqués par des enseignants suisses.

(Photo ci-dessous).
Location : 50 FF ; Fr.s. 25. -

LES ENFANTS NOS MAITRES, par Julie Chamot. Des cancre se débloquent, des révoltés s'intègrent, des familles se réconcilient et pourtant ce sont de simples histoires d'enfants qui se lisent d'un trait.

84 pages ; 25 FF (Frais d'expédition en sus : 8,50 FF) ; Fr.s. 9. -

UN SENS A LA VIE, par Frida Nef. Fille d'un artisan suisse, l'auteur connaît toute petite la misère et la lutte pour l'existence. Après sa révolte contre l'injustice sociale, doit-elle se sacrifier encore pour que le monde change ? Frida Nef associe le lecteur à sa quête d'un sens à la vie.

135 pages ; 30 FF (Frais d'expédition en sus : 8,50 FF) ; Fr.s. 10. -



UN FILM, UNE BROCHURE

LE CHIEN, SON OS ET MOI. Un jeune garçon quitte sa famille pour faire fortune. Il rencontre un étrange personnage qui change les hommes en animaux. Trois mots magiques, heureusement, leur permettent de retrouver forme humaine.

Location du film 16 mm, (65 minutes) : 200 FF ; Fr.s. 60.

Brochure tirée du film : 5 FF ; Fr.s. 3. -

FRANCE :
Publications du Réarmement moral
68 bd Flandrin, 75116 Paris. CCP 843179 E
Paris

SUISSE :
Editions de Caux
1824 Caux/VD

